

Les derniers mots d'Immanuel Kant. Un don de Königsberg à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Christophe Didier

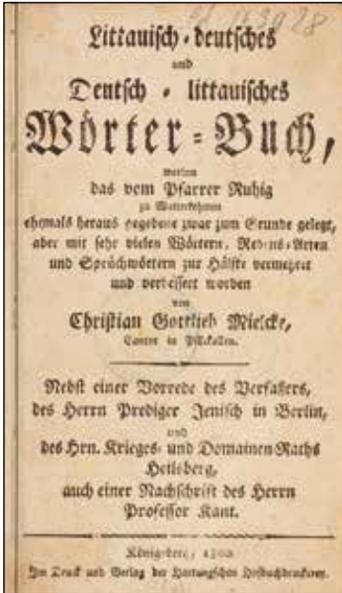
Le 12 mars 1872, la Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek zu Straßburg (KULBS, l'ancêtre de l'actuelle Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg) établissait le premier cahier d'inventaire d'un important don de livres qui lui arrivait de Prusse-Orientale, plus exactement de la Bibliothèque royale et universitaire de Königsberg. Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire de ce don, qui prend place dans celle, plus générale, de la refondation d'une bibliothèque à Strasbourg après l'incendie du 24 août 1870 et la destruction complète des bibliothèques de la Ville et du Séminaire protestant, jadis hébergées au Temple Neuf¹. Rappelons simplement que les quelque 9 300 volumes donnés par Königsberg prenaient place dans le grand mouvement de solidarité initié par le bibliothécaire des princes de Fürstenberg à Donaueschingen, Karl August Barack, pour reconstituer une bibliothèque à Strasbourg². Intégrés, au fur et à mesure, dans les collections de la nouvelle KULBS, ils ont constitué de prime abord une sorte de « pan mémoriel » de l'ancienne Königsberg, et ce d'autant plus que l'envoi était en partie constitué de doubles d'une collection privée qui avait été donnée à la Bibliothèque royale et universitaire en 1852, celle du professeur de lycée, puis directeur du Friedrichskollegium de Königsberg, le bibliophile Friedrich



Ex-libris confectionné lors de la reconstitution des fonds de la bibliothèque de Strasbourg en 1871. Chaque donateur y était signalé. Ici, le contreplat du *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Wörter-Buch* (coll. BNU).

¹ Pour l'histoire complète du don de Königsberg, nous renvoyons à Christophe Didier, « Königsberg à Strasbourg : du don de livres au dépôt de mémoire », in *La Revue de la BNU*, n. 5, 2012, p. 14-25.

² Son « Appel à la refondation d'une bibliothèque à Strasbourg » s'adressait aux « directeurs et [...] possesseurs de bibliothèques, [...] érudits, auteurs, éditeurs, libraires de livres anciens, universités, académies et autres sociétés savantes avec la même prière : aidez-nous à refonder une bibliothèque à Strasbourg grâce à des dons de livres ou d'argent » (Christophe Didier, « Königsberg à Strasbourg : du don de livres au dépôt de mémoire », art. cit., p. 16).



Page de titre de l'édition originale (1800) du *Wörter-Buch* (coll. BNU).

August Gotthold (1778-1858), les autres doubles provenant de la bibliothèque elle-même. Ce « pan mémoriel » est aujourd'hui, après la disparition de Königsberg, symboliquement plus important encore, comme témoin librement accessible d'une civilisation et d'une culture dont les traces ont été délibérément, sinon détruites, du moins dispersées après 1945 et la mainmise de l'Union soviétique sur l'ancienne Prusse-Orientale³. Quoique le fonds soit parfaitement accessible aujourd'hui, de même que les deux cahiers d'inventaire qui en donnent la liste⁴, et que son histoire soit désormais écrite, il n'a encore jamais vraiment été l'objet de recherches systématiques quant à l'intérêt réel de son contenu.

Or en novembre 2021 avait lieu, à la Bibliothèque nationale et universitaire et en collaboration avec le Cercle d'histoire Alsace-Lituanie, une manifestation de valorisation des collections lituaniennes

de la bibliothèque, où des ouvrages précieux du fonds avaient été présentés et commentés au public, avant la projection du film *Lituanie, ma liberté* de Martina Jablonskytė. Cette manifestation rappelait que, de par ses origines franco-allemandes, la BNU est un établissement européen par nature et par vocation, avec des collections, y compris anciennes, qui permettent de documenter tous les pays du continent ; elle rappelait aussi que l'aire Baltique est toujours l'objet d'une attention particulière, à l'instar de toute l'Europe centrale et orientale, ce qui se manifeste par un partenariat unissant BNU et Bibliothèque nationale de Lettonie et par l'appartenance des deux établissements à l'association internationale *Bibliotheca Baltica*⁵, dont fait aussi partie la Bibliothèque nationale de Lituanie Martynas Mažvydas.

³ Alors qu'on a longtemps pensé que les collections de la Bibliothèque royale et universitaire avaient été détruites avec le vieux Königsberg, des recherches établies depuis les années 1980 ont montré au contraire qu'elles avaient été largement confisquées par l'URSS et quelques républiques voisines de l'enclave. De grandes parties de fonds jadis conservés à Königsberg se trouvent aujourd'hui à Toruń, Vilnius, Moscou et Saint-Petersbourg principalement, sans oublier Kaliningrad elle-même. Cf. Christophe Didier, art. cit.

⁴ Cotes respectives AL 50, 166 et AL 51, 41.

⁵ Le partenariat existe depuis 2011 et a permis de nombreuses actions communes. Citons entre autres le numéro commun de *La Revue de la BNU. Strasbourg-Riga : L'Art nouveau aux confins d'empires* (n° 19, printemps 2019), ou encore l'exposition *Lettres de Sibérie* montrée du 14 juin au 30 septembre 2023 (laquelle concernait aussi la Lituanie).

La présentation d'ouvrages avait permis de sélectionner quelques titres spécifiquement édités en, ou centrés sur la Lituanie sur les 300 inventoriés pour la période entre le XVI^e siècle et 1940⁶, en mettant l'accent sur la diversité des disciplines et des époques couvertes. Ainsi, l'ouvrage le plus ancien date de 1570 et traite des articles de conciliation entre les ministres de Pologne, de Lituanie et de Samogitie⁷. Parmi les disciplines couvertes, on va des livres religieux anciens parus en lituanien dans la Lituanie prussienne (Petite Lituanie) aux ouvrages de droit, d'histoire, de géographie ou de linguistique, en passant par les témoignages d'étudiants et de professeurs de l'université de Vilnius à son âge d'or (fin du XVIII^e – début du XIX^e siècle), ou encore par les nombreux ouvrages en hébreu, témoins de l'activité intellectuelle de l'importante communauté juive de Lituanie au fil des siècles. Les publications des linguistes allemands sur la langue lituanienne sont nombreuses elles aussi, de même que les ouvrages historiques et politiques qui ont suivi la première indépendance du pays ou ses tribulations au cours des deux guerres mondiales. Les livres de découverte du pays en français, publiés dans l'entre-deux-guerres, de même que ceux témoignant de la présence d'étudiants lituaniens à Strasbourg pendant cette période (Levinas, Kaslas) complétaient ce tour d'horizon⁸.

Bien entendu, une partie importante de ces ouvrages, et notamment tous ceux qui étaient parus avant 1870, ont été acquis dans le cadre de l'opération de reconstitution d'une bibliothèque à Strasbourg évoquée au début de cet article. Il est dès lors tentant de se demander si, en vertu de la proximité géographique, un certain nombre d'entre eux ont pu provenir de la Bibliothèque royale et universitaire de Königsberg. Mais les sondages sur ce point sont décevants : de la liste de 300 ouvrages citée précédemment, presque aucun, parmi ceux édités avant 1872, ne provient de Königsberg⁹.

Un titre par contre en provient, lequel va désormais attirer notre attention : il s'agit du *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Wörter-Buch* (Dictionnaire lituanien-allemand et allemand-lituanien) de Christian Gottlieb Mielcke, édité à Königsberg par Hartung en 1800¹⁰ et comportant

⁶ La recherche des livres édités en, ou sur la Lituanie dans les fonds anciens de la BNU et leur sélection en vue d'une présentation avaient été préparées par Danutė Vaitekūnaitė, alors étudiante vacataire à la bibliothèque, Dmitry Kudryashov, responsable à la BNU des fonds littéraires des pays d'Europe centrale et orientale, et Philippe Edel, président du Cercle d'histoire Alsace-Lituanie.

⁷ *Conciliatio articulū de coena Domini inter ministros qui in utraque Polonia, Lituania et Samogitia evangelium Christi tam juxta Augustanam quam fratrum Waldensium & Helveticarum ecclesiarum confessionem docent.* – S. l. : s. n., s. d. [c. 1570]

⁸ Citons aussi pour mémoire le fonds de littérature lituanienne imprimée après 1945 en zone française d'occupation et envoyée à la BNU (collection rare), ou encore le fonds lituanien constitué à partir des années 1990, dans le cadre du pôle d'excellence de la BNU sur l'Europe centrale et orientale, quand la bibliothèque a développé une politique d'échanges avec les trois pays baltes.

⁹ Bien entendu, ce sondage effectué sur 300 titres ne saurait édicter de règle quant aux 9 000 ouvrages restants provenant de Königsberg.

¹⁰ Cote BNU CD.163.928. La bibliothèque possède un autre exemplaire (incomplet des parties grammaticale, syntaxique et poétique) sous la cote CD.163.929. Voir la conclusion de cet article.

deux pages d'un auteur célèbre, la *Nachschrift eines Freundes* (Postface d'un ami) signée par Immanuel Kant, dont c'est le dernier texte publié (Kant est mort en 1804)¹¹. Ce livre apparemment devenu rare¹² était l'œuvre d'un Prussien, qui exerçait à l'époque la fonction de Kantor (littéralement, maître de chapelle, en fait une sorte de pasteur délégué) dans la petite ville de Pillkallen (Pilkalnis en lituanien), aujourd'hui Dobrovolsk, située dans l'enclave russe de Kaliningrad. Plus précisément, il s'agissait de l'édition revue et augmentée d'un premier dictionnaire paru en 1747, le *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Lexicon* de Philipp Ruhig, lui-même pasteur dans une autre petite ville de Prusse-Orientale, Walterkehmen (Valterkiemis en lituanien), aujourd'hui Olchowatka, également dans l'enclave. Dans la préface qu'il donne à l'ouvrage, Mielcke (1733-1807) explique que malgré tous ses mérites (dont le principal est d'avoir été un des premiers dictionnaires de ce type à avoir été imprimé¹³), l'ouvrage de Ruhig est trop incomplet, et parfois fautif, pour ne pas justifier une refonte complète qui donnera à la fois aux pasteurs, aux juristes et aux commerçants un outil indispensable pour communiquer dans des régions où l'on peut parfois traverser vingt villages sans entendre un seul mot d'allemand¹⁴.

La publication de ce dictionnaire n'était donc pas totalement anecdotique dans une région, la Prusse-Orientale, dont la population lituanienne avait considérablement augmenté depuis 1795 et la troisième partition de la Pologne-Lituanie¹⁵, et dans une ville, Königsberg, dont le lituanien faisait partie de l'identité culturelle. Le duc Albert de Prusse avait en effet institué des services religieux en lituanien après sa conversion au protestantisme en 1525, et Königsberg devint dès lors un centre important de diffusion de la littérature en lituanien (de même d'ailleurs que dans les autres langues baltes). C'est là que fut imprimé le premier livre en lituanien, un catéchisme protestant écrit par Martynas Mažvydas en 1547, et la première grammaire lituanienne en 1653. Dans les années 1710, Frédéric-Guillaume I^{er} mit sur pied un séminaire lituanien à l'université de Königsberg, afin de former au mieux des pasteurs qui iraient ensuite dispenser une instruction religieuse de qualité aux paysans et aux fermiers lituaniens (un séminaire polonais suivit peu après). Mielcke, comme d'ailleurs Ruhig avant lui, est un pur produit de ce séminaire

¹¹ On rappellera ici que des textes non rédigés par Kant, mais signés de son nom, sont parus après 1800 (la *Géographie physique* en 1802 et la *Pédagogie* en 1803, éditées par Rink à partir des notes de Kant et de notes de cours d'étudiants). Nous tenons à remercier ici Raphaël Ehrsam, maître de conférences en philosophie à Sorbonne Université et spécialiste du langage chez Kant, pour sa relecture de cet article et ses remarques avisées.

¹² Cf. Susan Shell, « Nachschrift eines Freundes... », note 1. Voir les références bibliographiques complètes à la fin de l'article.

¹³ Le premier dictionnaire bilingue allemand-lituanien et lituanien-allemand à être imprimé était l'œuvre d'un universitaire allemand (il enseignait à Halle), Friedrich Wilhelm Haack (1706-1754). Il fut publié en 1730.

¹⁴ *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Wörter-Buch*, op. cit., Erste Vorrede, p. 2 recto.

¹⁵ Celle-ci avait eu pour conséquence une augmentation de 40% de la population de la Prusse. Mielcke lui-même estime dans sa préface la population lituanienne du royaume de Prusse, à son époque, à plus de 200 000 âmes.

lituanien et des vertus civiques, religieuses et littéraires que l'université entendait promouvoir par ce biais. Son père y avait enseigné, et lui-même y fut étudiant au début des années 1750¹⁶, avant d'être nommé Kantor à Pillkallen où il resta toute sa vie. Ce séminaire, qui formait des pasteurs devant travailler au milieu de populations non germanophones, eut aussi son importance pour préserver la langue lituanienne et son étude en Prusse-Orientale.



Tampons, côte-à-côte, de la Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek zu Strassburg et de la Königliche und Universitätsbibliothek de Königsberg, sur une des pages liminaires du *Wörter-Buch* (coll. BNU).

Tel est le contexte dans lequel se situe le dictionnaire de Mielcke. Il s'agit d'une part de faciliter les échanges entre Lituaniens et Allemands ; mais ces échanges témoignent aussi d'un enjeu politique autour de l'intégration civique et de l'éducation en Prusse. Comme on l'a déjà noté, et comme Mielcke le souligne lui-même dans sa préface, la troisième partition de la Pologne-Lituanie en 1795 a non seulement augmenté le territoire de la Prusse, mais y a annexé de nouvelles populations (Polonais, Lituaniens, Juifs) qu'il s'agit désormais d'intégrer au sein d'un même État dont par surcroît la capitale est, depuis 1702 et l'établissement du royaume de Prusse, Berlin et non plus Königsberg. Cette nécessité a renforcé, de la part des autorités, une volonté de centralisation et d'uniformisation de l'instruction. De fait, quelques années après la publication du dictionnaire, on entend des voix s'élever en faveur de la suppression des séminaires lituanien et polonais de l'université, et des pressions s'exercer pour renforcer plutôt l'étude de l'allemand¹⁷. Dans ce contexte, l'ouvrage de Mielcke prend aussi une dimension politique, visible également dans le fait qu'il ne comporte pas moins de trois préfaces – sans compter la postface d'une « star » du monde intellectuel. Avant d'en venir au texte de Kant à proprement parler, il n'est pas inutile de résumer brièvement le contenu de ces préfaces.

On a déjà évoqué celle de Mielcke lui-même, où il énumère les avantages que les « colons allemands » (« deutsche Colonisten ») auront, y compris pour eux-mêmes, de pouvoir communiquer avec les Lituaniens. Dans sa volonté de donner un ouvrage aussi complet que possible, il précise qu'il n'oublie ni précisions grammaticales, ni de distinguer les variantes dialectales. Enfin, sa préface se termine par quelques réflexions sur la poésie lituanienne

¹⁶ D'après Jay Daniel Mininger, *Nachschrift eine Freundes...*, note 6. Voir aussi Žavinta Sidabraitė, « Christian Gottlieb Mielcke: Leben und Werk », p. 192 (références bibliographiques complètes à la fin de l'article).

¹⁷ Nous sommes ici largement tributaires des analyses de J. D. Mininger, *op. cit.*, p. 6-7, reprises par S. Shell, *op. cit.*, p. 90.



Étiquette fabriquée par la bibliothèque de Königsberg pour attester de son don de livres (coll. BNU).

et ses particularités, encourageant ses compatriotes à davantage traduire en lituanien la poésie allemande et souhaitant leur donner les connaissances prosodiques pour ce faire¹⁸. Il loue au passage les qualités de souplesse, la mélodie et la richesse de la rime que propose le lituanien, toutes remarques qui ne seront pas étrangères aux développements ultérieurs de la postface de Kant.

Les auteurs des deux autres préfaces ont eu, eux, des liens forts avec le philosophe. Le premier, le prédicateur berlinois Daniel Jenisch (1762-1804), fut son étudiant dans les années 1780. C'était un grand admirateur de Kant, lequel l'invitait régulièrement chez lui, jusqu'à son départ de Königsberg en 1786. Sa préface insiste sur l'importance, tant pour le linguiste que pour le psychologue, le philosophe ou l'anthropologue, de l'étude – et donc de la préservation – de toutes les langues, même les plus grossières a priori, car c'est là que l'« esprit de l'être humain » se développe intellectuellement, chaque langue étant l'expression vraie de la façon de penser et de ressentir des peuples qui les parlent. Pour le lituanien, il le considère lié à la langue du peuple primitif (« Urvolk ») de la région, tout comme au... grec ancien (une idée dont il a conscience qu'elle est nouvelle, mais qui deviendra usuelle quelques années plus tard, de même que les liens entre le lituanien et le sanscrit)¹⁹. Les relations entre les différentes langues permettent ainsi à l'historien de tisser un « fil conducteur » à travers « les ténèbres des temps anciens » et le « labyrinthe » des migrations et des premiers mélanges de populations – thèmes dont la postface de Kant se fera aussi l'écho²⁰. Inversement, quand une langue meurt, on perd un fragment inestimable du portrait du genre humain.

Jenisch souligne ainsi la nécessité du dictionnaire, qui contribuera à empêcher la disparition progressive du lituanien en Prusse. L'étude du lituanien est même vue par lui comme un devoir moral pour les Prussiens éclairés, afin d'éduquer les Lituanien à l'esprit des Lumières et leur faire perdre ce qu'il considère comme leurs principaux défauts : fierté nationale, tendance à

¹⁸ Son appel à une meilleure connaissance réciproque du trésor poétique des deux peuples faisait écho à la réaction enthousiaste de Lessing quand il avait lu quelques chansons populaires lituanien dans l'ouvrage *Untersuchung der litauischen Sprache in ihrem Ursprung, Wesen und Eigenschaften*, publié par Philipp Ruhig en 1745. Goethe lui-même utilisa une de ces chansons ; cf. J. D. Miningar, *op. cit.*, note 12.

¹⁹ Cf. S. Shell, *op. cit.*, p. 91.

²⁰ Ce sont les termes même de Jenisch (*op. cit.*, Zweyte Vorrede). Ces termes renvoient d'ailleurs aux discussions qu'ont animées les intellectuels allemands, au cours du XVIII^e siècle, sur les enjeux philosophiques de l'étymologie, et de la compréhension de l'origine des langues. Voir à ce sujet Raphaël Ehrsam, *Physique, métaphysique et politique de l'étymologie...*, notamment p. 30 (pour les références complètes, voir les Orientations bibliographiques).

l'ivresse et superstition. Dans cette réflexion, buts civiques et scientifiques vont de pair. La préservation des langues originelles ne contribue pas seulement à l'élévation intellectuelle des peuples concernés ; elle met en lumière ce qu'ils ont de plus distinctif – un point que l'on retrouvera chez Kant.

L'auteur de la troisième préface, Christoph Friedrich Heilsberg (1726-1807) était conseiller à la guerre et aux domaines, par ailleurs directeur d'une commission chargée des questions religieuses et scolaires pour la Prusse-Orientale. C'était aussi un compagnon d'études de Kant, avec qui il resta en contact toute sa vie. Il recommande le dictionnaire également aux Lituanien, et pas seulement aux Allemands. Il insiste sur l'importance de l'éducation : le lituanien doit être enseigné dans les écoles, même si c'est par des professeurs allemands. Il recommande aussi à ces derniers de se familiariser avec l'histoire du peuple lituanien, afin de comprendre son attachement à une terre qu'il célèbre dans ses mythes, récits et chants. Heilsberg semble penser que les Lituanien accepteront plus facilement les lois et la présence prussiennes si celles-ci leur sont expliquées dans leur propre langue. Comme Mielcke, il place la préservation de la langue dans une démarche de préservation des traditions et du caractère unique des Lituanien, et donc de leur dignité. Il plaide aussi pour le maintien, dans l'intérêt même de l'État, de langues variées dans ses différentes provinces, coexistant avec la langue officielle comme autant de « langues officielles régionales », plutôt que d'opter comme l'Autriche pour une unique langue officielle²¹. En effet, l'obéissance civile et militaire lui semble plus assurée quand les ordres sont donnés dans la langue parlée par les gens. L'entreprise du dictionnaire est donc pour lui hautement louable – il rappelle d'ailleurs qu'il a fortement encouragé Mielcke dans ce sens, ce que ce dernier reconnaît dans sa propre préface.

Tel est le contexte dans lequel prend place la *Postface d'un ami*, ce dernier écrit publié de Kant, et dans lequel on retrouve, malgré sa brièveté (il occupe à peine deux pages) plus d'un thème brassé dans son œuvre²². Kant a lu les préfaces précédentes, comme sa première phrase le rappelle, et ses propres développements s'inscrivent dans leur continuité. Il insiste lui aussi sur les qualités intrinsèques des Lituanien, notamment la franchise et la sincérité, qualités qui peuvent rendre possible ce qui pour lui est la plus haute forme de l'amitié et qu'il nomme l'« amitié morale » – dont l'absence constitue, a contrario, une menace pour la possibilité d'une authentique « amitié pour l'humanité » (« Menschenfreundlichkeit »). Sans doute faut-il comprendre ainsi, au-delà d'une amitié personnelle pour l'auteur et les préfaciers, le terme d'« ami » qui apparaît dans le titre et le singularise dans la production de

²¹ *Op. cit.*, Dritte Vorrede

²² Pour une traduction française du texte de Kant, on se reportera soit à l'article de Jean-Claude Casanova *Sur les langues régionales*, soit à celui d'Ona Aleknavičienė paru dans les *Cahiers Lituanien* n° 20, automne 2021 (pour les références complètes, voir les Orientations bibliographiques).

Kant (c'est la seule de ses publications contenant une déclaration d'amitié)²³. Il faut donc protéger les particularités des Litvaniens (à commencer par leur langue), car il en va de l'intérêt de l'État – et ici, Kant rejoint le préfacier précédent, tout en allant au-delà : certes, maintenir courage et loyauté d'un peuple est la garantie de disposer de bons soldats (l'établissement des séminaires litvanien et polonais à Königsberg avait aussi des objectifs militaires), mais l'attitude naturellement ouverte, car consciente de sa valeur, des Litvaniens est aussi une leçon de concorde civile. Leur absence de servilité dans les rapports sociaux les tient éloignés de l'arrogance et les prédispose à la fois au courage et à la confiance – toutes qualités qui peuvent aider l'humanité dans ses efforts pour mettre fin à la guerre, bataille qu'on ne gagne que si et quand la confiance prend le dessus sur la suspicion humaine, comme Kant le montre dans *Pour une paix perpétuelle*. Les qualités des Litvaniens peuvent donc, bien utilisées, faire avancer la cause de la morale en politique.

Le cadre de cet article ne permet que d'esquisser tous les thèmes qui se pressent dans la postface de Kant, en dépit de sa brièveté. Ainsi, l'opposition qu'il y souligne entre la fierté légitime des Litvaniens et l'arrogance et l'obséquiosité qu'il prête aux Polonais rejoint ses développements célèbres sur les différentes formes que peuvent prendre les alliances entre force, loi et liberté et les différents types de gouvernement qui en résultent – l'alliance idéale des trois (quand la force, la loi et la liberté s'associent, c'est-à-dire se contrôlent l'une l'autre) aboutissant à la république. Ce dernier état reste difficile à atteindre par suite d'un manque de franchise, dans le caractère de l'homme, trahissant une propension à la méchanceté ou au mensonge, et donc un déséquilibre entre force, loi et liberté. Dans ce cadre, on comprend l'insistance de Kant à louer, chez les Litvaniens, une franchise dans les rapports sociaux qui lui semble être une aptitude particulière à la vie civique. Et même s'il ne le fait pas explicitement dans sa postface, ses développements rejoignent le lien fait par Jenisch entre litvanien et grec ancien. En effet, les civilisations de l'Antiquité gréco-romaine ont expérimenté une forme d'accord mutuel entre les parties les plus éduquées et les plus rustiques d'une société. Cette association de la plus haute culture et d'un état simple et originel a permis de combiner (grâce à la loi) le raffinement de la noblesse avec le caractère originel et libre des classes populaires. Le déclin progressif de ce modèle, dès l'Antiquité tardive, fait qu'on n'en trouve plus d'écho sinon dans les langues et littératures qui l'ont préservé – ce qui, soit dit en passant, rend aux yeux du philosophe leur étude indispensable aux besoins de l'éducation civique moderne. On connaît les espoirs déçus de Kant dans la Révolution française, qui a échoué à établir un modèle vivant qui aurait permis de se passer de l'ancien, et dont les excès obligent à trouver ailleurs,

²³ Nous sommes redevables ici des développements de l'article de S. Shell, *op. cit.*, p. 93 et suiv.

pour peu qu'il existe, le modèle d'une « vraie norme civique » unissant raffinement et simplicité, loi et nature²⁴.

Vu sous cet aspect, le panégyrique des Litvaniens prend une autre dimension : grâce à leur isolement pendant des siècles, dont témoigne leur langue « non mêlée », les Litvaniens manifestent une « liberté » que les autres peuples ont perdue, soit par des mélanges de cultures, soit par le processus de civilisation lui-même²⁵. Ils sont donc, à commencer par leur langue, dignes de préservation parce qu'utiles civiquement, mais aussi parce qu'ils représentent un exemple rare de la bienveillance originelle de l'homme, c'est-à-dire d'une nature libre qui certes doit être éduquée, mais que la haute culture seule ne peut remplacer. La préservation des langues minoritaires sert donc à la fois les intérêts de la science et ceux de l'instruction populaire. Les Litvaniens possèdent, comme les anciens Grecs, « l'art de la communication réciproque entre les plus rustiques et les plus raffinés », cette « harmonisation » du raffinement et du caractère originel qui constitue « la vraie norme » du goût « comme sens humain universel »²⁶. Kant termine son texte en soulignant la nécessité d'enseigner dans le langage originel d'un peuple, car cela non seulement élève l'intelligence des gens, mais leur rend plus clair le principe d'unité qui leur permet d'être saisis dans leurs particularités en tant que peuple²⁷. On est ici très loin des conséquences de la Révolution française et de l'État jacobin qui prônait, à la même époque, l'éradication des langues régionales²⁸. On rejoint par contre les réflexions de Kant sur les différences entre peuple et nation. L'importance des prédispositions à la liberté et à l'harmonie civique qui constitue l'apport (une sorte de « supplément civique ») des Litvaniens à la Prusse peut contribuer à l'effort nécessaire pour rassembler les individus sous un seul concept national – la transformation d'un peuple en nation étant pour Kant un moment de « conception », d'élaboration de concepts.

Plus encore, les vertus des Litvaniens dans leur conduite sociale évoquent des préceptes que Kant considère comme cruciaux pour transformer une simple propriété (la loyauté, la conscience de sa valeur) en action morale. On sait qu'au cœur de la théorie morale de Kant figure l'impératif catégorique (agis comme si ton action devait devenir une loi universelle). De celui-ci découle l'impératif pratique (agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en

²⁴ Shell, *op. cit.*, p. 98 et suiv.

²⁵ La pureté de la langue doit sans doute être entendue ici moins au sens grammatical que comme véhicule des spécificités qui permettent de révéler l'histoire et la culture d'un peuple.

²⁶ Shell, *op. cit.*, p. 106

²⁷ Il n'est évidemment pas indifférent que le texte de Kant se termine par le mot « aufgeklärter » (plus éclairé). Pour lui, éducation et esprit des Lumières (« Aufklärung ») suivent la même trajectoire. Sur les liens entre les langues et les systèmes de pensées de leurs locuteurs, tels qu'on pouvait les concevoir au XVIII^e siècle, voir Raphaël Ehrsam, *op. cit.*, p. 33.

²⁸ Cf. Jean-Claude Casanova, *Sur les langues régionales, op. cit.*

même temps comme fin, jamais simplement comme moyen)²⁹. Les actions justes sont le résultat de cet impératif pratique. Au lieu d'être sujet de la volonté d'un autre, on est soi-même sa propre loi. L'honneur, la loyauté et la conscience de sa valeur activent cette pratique, parce que quand ils sont authentiques, ils demandent qu'on considère toujours simultanément soi-même et autrui comme des fins en soi, et pas seulement comme des moyens. En d'autres termes, honneur, loyauté et conscience de ma valeur exigent que je considère mes propres buts et motivations dans une situation donnée comme tout autant, et simultanément, ceux de toute personne potentiellement affectée par ma décision. Les Lituanais sont aussi à cet égard un atout pour l'État prussien : leurs qualités les font correspondre à certains des préceptes moraux les plus importants pour Kant, et donc, logiquement, il peut les considérer comme les instruments menant vers la vision cosmopolite plus large d'un ordre pacifique du monde – la vision d'un ordre du monde qui voit les nations instituer des lois cosmopolites, c'est-à-dire protégeant les hommes comme citoyens non de telle ou telle nation, mais comme citoyens du monde.

La *Postface*, comme on a pu le souligner, résume donc en peu de mots certaines des préoccupations les plus profondes de Kant, en particulier concernant les perspectives de progrès humain basées sur la possibilité d'une renaissance nationale et civique, si possible dans toute l'Europe. Le « concept d'un peuple » éclaire, avec ses nombreuses significations, le jugement du philosophe, mis en pratique in situ, en tant qu'« être au monde rationnel » et « citoyen du monde »³⁰. Ces réflexions rappellent aussi à quel point Königsberg a pu être, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, une ville « multi-culturelle », port marchand, carrefour de nations et de communautés spécifiques, une ville que Kant pouvait voir comme apte à lui fournir des connaissances sur la nature humaine et sur le monde sans avoir besoin de voyager, une ville abritant la seconde université de Prusse en termes d'importance, une ville où, au milieu du XVIII^e siècle, sur un total de 300 à 500 étudiants, plus de soixante parfois étaient lituanais³¹.

La Lituanie est donc bien présente dans le fonds de Königsberg, qui plus est par une « présence considérable » (pour parler à la manière de Mallarmé). Ajoutons que la Bibliothèque nationale et universitaire a le privilège de conserver deux exemplaires de ce texte rare ; outre celui provenant de

²⁹ *Métaphysique des mœurs* (vol. 1), traduction, présentation, bibliographie et chronologie par Alain Renaut, Paris, Flammarion, 1994, p. 108. Nous sommes ici et dans les développements qui suivent redevables des idées développées par J. D. Mininger, *op. cit.*, notamment p. 17-18.

³⁰ Cf. Shell, *op. cit.*, conclusions finales. Sur le cosmopolitisme juridique de Kant tel qu'il s'exprime dans la *Postface*, voir aussi Georg Geismann, « Une controverse berlinoise à la fin du XIX^e siècle », in *Commentaire*, vol. 17, n° 67 (automne 1994), note 34.

³¹ Cf. Mininger, *op. cit.*, p. 15.

Königsberg, un autre est aussi le fruit de la campagne de reconstitution d'une bibliothèque à Strasbourg en 1871. Il provient, lui, d'une bibliothèque personnelle, celle d'un pasteur de la région de Posen, un dénommé Scharffenorth.

Orientations bibliographiques

Ona Aleknavičienė, « Les Litvaniens vus par Emmanuel Kant », in *Cahiers lituaniens*, n° 20, automne 2021.

Jean-Claude Casanova, « Sur les langues régionales [suivi de *Post-scriptum d'un ami* / par Emmanuel Kant et de *Contre les idiomes contraires à la propagation de l'esprit public* / par Bertrand Barère] », in *Commentaire*, Paris, Julliard, vol. 24, n° 93, printemps 2001.

Raphaël Ehksam, « Physique, métaphysique et politique de l'étymologie », in *Ruptures et innovations dans la philosophie allemande* / sous la direction de Céline Denat et Patrick Wotling, Reims, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, 2021.

Georg Geismann, « Une controverse berlinoise à la fin du XIX^e siècle », in *Commentaire*, Paris, Julliard, vol. 17, n° 67, automne 1994.

Immanuel Kant, *Kant's Werke. Band VIII. Abhandlungen nach 1781*, Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1923.

Kant-Lexikon / herausgegeben von Markus Willaschek. Band 2, Berlin, De Gruyter, 2015.

Jay Daniel Miner, « *Nachschrift eines Freundes* : Kant, Lithuania, and the Praxis of Enlightenment », in *Studies in East European thought*, London, Kluwer Academic Publishers, vol. 57, 2005.

Susan Shell, « "Nachschrift eines Freundes": Kant on Language, Friendship and the Concept of a People », in *Kantian Review*, Cambridge, Cambridge university press, vol. 15-1, 2010.

Žavinta Sidabraitė, « Christian Gottlieb Mielcke: Leben und Werk », in *Annaberger Annalen: über Litauen und deutsch-litauische Beziehungen*, Bammental, Arthur Hermann, 2005, n° 13.

Zigmas Zinkevičius, *The history of the Lithuanian language*, Second printing, Vilnius, Mokslo ir enciclopedijų leidybos institutas, 1998.